

Laval théologique et philosophique



Robert LAHAYE, *Qu'est-ce que l'âme? Réponse à Claude Tresmontant*, Paris, Éditions Téqui, 1971 (13.5 X 21 cm), 93 pages

A. Saint-Jacques

Volume 29, Number 2, 1973

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1020359ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1020359ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Laval théologique et philosophique, Université Laval

ISSN

0023-9054 (print)

1703-8804 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Saint-Jacques, A. (1973). Review of [Robert LAHAYE, *Qu'est-ce que l'âme? Réponse à Claude Tresmontant*, Paris, Éditions Téqui, 1971 (13.5 X 21 cm), 93 pages]. *Laval théologique et philosophique*, 29(2), 209–210.
<https://doi.org/10.7202/1020359ar>

Tous droits réservés © Laval théologique et philosophique, Université Laval, 1973

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

The logo for Érudit is located in the bottom left corner. It features the word 'Érudit' in a bold, red, sans-serif font.

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

nien appliqué aux phénomènes du sens intérieur. Doit-on considérer les intentions et la rhétorique des auteurs comme représentatives du statut épistémologique de leurs œuvres? L'auteur semble plus près d'une position d'historien des sciences, lorsqu'il affirme: «La 'philosophie expérimentale' d'inspiration newtonienne a servi de méthodologie provisoire et première à des disciplines non encore parvenues à leur propre maturité épistémologique» (p. 205). Mais encore là, il s'agirait de mettre en lumière l'économie interne de tel ou tel savoir dans son évolution vers un statut expérimental déterminé, ce statut expérimental s'appuyant sur des concepts et des opérations spécifiques. Nous croyons d'ailleurs que l'auteur est pleinement conscient des exigences qui prévaudraient dans une analyse des catégories intellectuelles de l'Âge des Lumières, conforme à des modèles circonscrits de l'épistémologie objective. Mais son projet consistait dans le point de vue d'ensemble, dans l'approche initiale de synthèse: il faut avouer la parfaite cohérence logique d'une telle attitude.

Il convient donc de reconnaître les mérites incontestables d'une œuvre menée avec ordre et clairvoyance. À qui sait lire l'ouvrage de M. GUSDORF dans sa véritable perspective, il constitue un ensemble très riche de suggestions d'analyse. Il s'agit évidemment d'orienter son regard vers les détails de la fresque, sans se laisser trop séduire par la brillante harmonie que l'art de l'écrivain — philosophe sait dégager. Même cette intention de synthèse, dont nous avons voulu indiquer les limites, peut être considérée comme un avantage à certains égards. Cette vue synthétique sur une époque qui se survit encore, en dépit des crises actuelles, dans les thèmes dominants de la réflexion humaine, constitue un intéressant apport à la recherche philosophique.

François DUCHESNEAU,
Université d'Ottawa.

Robert LAHAYE, *Qu'est-ce que l'âme?* Réponse à Claude Tresmontant, Paris, Éditions Téqui, 1971 (13,5 × 21 cm), 93 pages.

Ce petit livre mérite que l'on en parle, puisqu'il mérite d'être lu, d'abord pour cette raison, justement, qu'il est petit et modeste. Il offre ainsi, de prime abord, cet avantage non négligeable de ne pas exposer le lecteur aux risques et aux inconvénients que comportent la plupart des gros livres *savants* qui sont, le plus souvent, aussi encombrants et superflus que gros.

En outre, ce livre est loin de n'être en tout que petit, étant grand, notamment, par le sujet même dont il parle: l'âme. Que l'âme soit un grand sujet, méritant au plus haut point le regard et l'attention du philosophe, c'est même la toute première chose qu'en dit, en son traité *De l'Âme*, le philosophe qui en a le mieux parlé: Aristote. En effet, ce qu'Aristote y montre tout d'abord, c'est que la science de l'âme, fût-ce la plus commune et la plus éloignée de la science achevée de l'âme¹, est digne d'être mise au rang des premières, — *ἐν πρώτοις* —, c'est-à-dire premières en perfection et en dignité.

Si, maintenant, l'on passe, d'un seul bond gigantesque, d'Aristote à notre temps, il faut dire, à ce sujet, que ce qu'il y a de plus digne d'étonnement, c'est cette grande ignorance où se trouve l'homme actuel, surtout les philosophes, de tout ce qui concerne l'âme et l'âme humaine. Non pas, cependant, que l'homme de nos jours s'étonnerait lui-même de son ignorance puisque, au contraire, il n'est rien qu'il ignore davantage que son ignorance même. C'est même là l'ignorance la plus essentielle de notre temps, aussi dépourvu des connaissances les plus fondamentales et les plus communes qu'encombré de toutes sortes de connaissances particulières et dispersées. Aussi la question qui sert de titre à ce livre: *Qu'est-ce que l'âme?* et qui paraît venir d'aussi loin, ou peu s'en faut, que du fond des âges, mais qui, en vérité, vient de plus loin et de plus près à la fois, puisqu'elle surgit du fond même de l'âme, apparaîtra-t-elle à l'homme de ce jour comme aussi obscure et mystérieuse que l'était, pour les habitants de Thèbes, l'énigme du Sphinx.

Ce n'est donc pas un mince mérite, en ce temps de grande disette, que de s'employer à rappeler quelques éléments de cette grande science de l'âme, aussi méconnue de nos jours qu'elle était cultivée et honorée des anciens. En outre, ce mérite s'en trouve accru, lorsqu'un auteur, se proposant ainsi de raviver dans la mémoire et l'intelligence une ancienne science oubliée, se montre soucieux d'être fidèle à l'enseignement même des maîtres anciens. La première qualité de ce livre tient justement à ce que, à travers lui, on peut retrouver quelque chose de l'enseignement véritable des grands philosophes anciens. C'est en quoi, tout d'abord, il l'emporte, et de beaucoup, sur le livre, plus considérable, mais tout alourdi d'erreurs et de confusions épaisses, consacré au même sujet par Claude Tresmontant: *Le problème de l'âme* (Paris, Éditions du Seuil, 1971). Le principal et même unique

intérêt de celui-ci est d'avoir servi d'occasion à celui-là. Au lecteur d'en profiter pour remonter de ce mince filet jusqu'à la source même, c'est-à-dire à l'œuvre admirable et inépuisable de ces grands sages que furent et sont Aristote et saint Thomas d'Aquin.

A. SAINT-JACQUES

- 1 C'est en raison du caractère essentiellement commun qui fait l'inachèvement de la science de l'âme contenue dans le traité *De l'Âme* qu'Aristote dit de celui-ci qu'il est une *histoire* de l'âme. Aussi le traité *De l'Âme* exige-t-il d'être complété par d'autres traités consacrés à poursuivre plus avant la science de l'âme et de l'être vivant, comme le fait Aristote dans les traités qui le suivent.

Karl BARTH, Georges COTTIER, Oscar CULLMANN, Léopold MALEVEZ, Anton VÖGTLE, *Comprendre Bultmann*. Un dossier, Paris, Seuil, 1970, (14 x 20.5 cm) 192p.

L'œuvre de Rudolf Bultmann n'est pas aisée à comprendre. Les malentendus abondent à son sujet. Le vocabulaire étrange ou rébarbatif qu'il emploie en est partiellement responsable. La connaissance profonde que les commentateurs devraient avoir du « contexte de culture théologique » où la pensée de Bultmann a mûri, la familiarité qu'ils devraient posséder avec l'existentialisme — surtout heideggerien — pour saisir les données philosophiques qui sous-tendent l'herméneutique ou l'exégèse du maître de Marburg, ont souvent fait défaut à plus d'un commentateur de l'œuvre de Bultmann. Le présent « dossier » n'entend pas remédier à tous ces défauts. Il se contente de présenter cinq études qui touchent « quelques-unes des questions capitales auxquelles le nom de Bultmann est maintenant attaché » (10). Fondamentalement, cet ouvrage désire « montrer la multiplicité des questions et des enjeux impliqués par le projet de Bultmann » (11). Il est heureux que, pour atteindre cette fin, on ait invité des gens dont l'horizon théologique ou philosophique diffère passablement.

L'étude d'Oscar Cullmann a pour titre « Le mythe dans les écrits du Nouveau Testament » (pp. 15-31). Abordant l'œuvre de Bultmann sous l'angle du mythe qui la caractérise aux yeux de beaucoup de lecteurs — non sans raison, d'ailleurs —, Cullmann se demande ce qu'est vraiment susceptible d'apporter à l'étude des origines chré-

tiennes et des écrits canoniques du Nouveau Testament en particulier, la pensée de Bultmann. Un Bultmann qui regarde l'ensemble de l'histoire du salut comme un vaste mythe susceptible « d'être interprété, en vertu de son intention profonde, selon les catégories de l'existentialisme » (20), dévalorise profondément l'histoire, qui demeure, selon Cullmann, une catégorie fondamentale du Nouveau Testament. Bultmann élabore une théologie de la foi et du salut qui ne manque pas de grandeur, Cullmann le reconnaît (22); mais une telle théologie n'est pas celle qui inspire les auteurs des livres canoniques du N. T. De même, en abordant le N. T. sous l'angle de l'existence individuelle si cher aux existentialistes modernes, Bultmann aurait faussé l'interprétation des livres dont il prétendait nous livrer l'essentiel: ses catégories ou sa clé d'interprétation existentialiste sont prêtées aux auteurs inspirés, plutôt qu'elles ne leur sont empruntées.

La seconde étude du volume est d'Anton Vögtle, « La valeur herméneutique de la révélation du Christ » (pp. 32-55). Elle aborde un thème important et nous paraît suggestive, bien qu'elle n'ait pas la clarté ou l'unité de l'étude antérieure de Cullmann. L'A. part de cette constatation que les Écritures ont pour auteurs des hommes qui subissaient « un conditionnement de lieu, de temps et de personne » (32). La remarque vaut également du « sujet interprétant » qu'est tout lecteur de l'Écriture, qu'il se nomme Bultmann ou Käsemann, chacun portant avec soi « une compréhension qui lui est naturelle » et qui l'oriente dans l'étude des « sources » qu'il désire expliquer (34). Un exégète moderne peut, par exemple, être ouvert, ou ne l'être pas, au fait que *Dieu puisse se révéler dans l'histoire*, lui-même, son amour et ses volontés. Revenant aux auteurs inspirés, l'A. remarque qu'on ne peut entendre la « continuité entre le message postpascal du salut et la prédication précédente de Jésus » comme une identité matérielle, « dans le sens d'une simple répétition et exécution » (38). Un *processus progressif* se révèle à l'intérieur du N. T., si bien qu'on pourrait distinguer à bon droit entre le Jésus prêchant et le Jésus prêché. Le même processus historique nous interdit d'affirmer comme « authentiques » les seules données déjà contenues dans les évangiles, et de nous étonner des silences de Jésus à propos de telle valeur, ou de la façon dont il présente en telle circonstance son message. Enfin, il importe de voir la présence active de *l'Esprit* dans la « transmission interprétative des paroles, faits et données de l'histoire de Jésus » qu'élabore l'en-